

Marie-José Béguelin

**Roman Jakobson, *Lo Sviluppo della semiotica e altri saggi*, 2020.**

*Résumé.* — Dans cet article publié d'abord en 2022 dans le n° 74 des Cahiers Ferdinand de Saussure<sup>1</sup>, l'auteure rend compte d'un ouvrage qui est la réédition en 2020 d'un classique paru en 1978, chez le même éditeur (Bompiani, coll. Campo Aperto) et sous le même titre : « *Lo Sviluppo Della Semiotica e Altri Saggi* ». L'édition de 2020 reproduit à l'identique les textes réunis en 1978 (à savoir quatre études jugées d'intérêt épistémologique majeur pour la sémiologie, publiées durant les trente dernières années de recherche par Roman Jakobson). On y trouve également deux ajouts significatifs: d'un côté, une nécrologie signée par Umberto Eco dans *L'Espresso* du 15 août 1982, suite au décès de Roman Jakobson (1896-1982) dans laquelle l'auteur brosse un portrait succinct du maître à la longévité scientifique exceptionnelle, auteur de 630 publications, présenté comme un protagoniste majeur de la culture contemporaine; et de l'autre côté, l'étude substantielle de Nunzio La Fauci intitulée « D'altro canto », dans laquelle, l'auteur réévalue le legs jakobsonien, qu'il met en balance avec l'héritage sémiologique de Ferdinand de Saussure. Une revue commentée des publications qui ont fait date, traductions comprises, complète utilement son étude. Le lecteur attentif et intéressé y trouve avec profits, outre de quoi rafraîchir et compléter, voire même remettre en cause et bouleverser ses connaissances relatives à la science des signes, au plan historique comme au plan théorique. En effet, l'essai conclusif inédit de Nunzio La Fauci y démontre avec panache que le développement tous azimuts de la sémiotique au cours des années 1970 repose sur le partage d'une conception triviale du signe comme *renvoi*, étrangère en tout point à la dualité signifiant-signifié posée par Ferdinand de Saussure. [NDLR].

*Mots-clés.* — Roman Jakobson, Umberto Eco, Ferdinand de Saussure, sémiotique, sémiologie, relation signifiant-signifié, signe, dualisme, dualité, *langue*.

---

<sup>1</sup> Béguelin, Marie-José. 2022. « Roman Jakobson, *Lo Sviluppo Della Semiotica E Altri Saggi* ». Cahiers Ferdinand de Saussure 74 (décembre): 292-99.

URL: [https://revues.droz.org/CFS/article/view/CFS\\_74\\_292-299/html](https://revues.droz.org/CFS/article/view/CFS_74_292-299/html)

Roman Jakobson, *Lo Sviluppo della semiotica e altri saggi*, saggio introduttivo di Umberto Eco, saggio conclusivo di Nunzio La Fauci, traduzioni di Andrea La Porta, Emilio Picco e Ugo Volli, Bompiani, Campo aperto, 2020, 191 pp. –ISBN 978-8830102309.

Cet article est une reproduction d'un compte-rendu d'un ouvrage classique paru en 1978, réédité en 2020, sous le même titre et chez le même éditeur.

Cet ouvrage est la réédition d'un classique paru en 1978, sous le même titre et chez le même éditeur. Il s'ouvrait sur un essai introductif d'Umberto Eco (ci-après : UE) intitulé « Il pensiero semiotico di Jakobson » (version italienne d'un texte paru en anglais deux ans plus tôt, à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de Roman Jakobson). Il contenait ensuite, traduites en italien, quatre études<sup>2</sup> du grand savant russo-tchéco-américain, jugées déterminantes pour l'essor disciplinaire de la sémiotique<sup>3</sup>.

L'édition 2020 reproduit à l'identique les textes de 1978, avec deux ajouts significatifs. D'abord (pp. 9-11), une nécrologie signée par UE dans *L'Espresso* du 15 août 1982, suite au décès de Roman Jakobson (1896-1982). UE y brosse un portrait succinct du maître à la longévité scientifique exceptionnelle, auteur de 630 publications, présenté comme un

---

<sup>2</sup> En voici les titres : « Lo sviluppo della semiotica » (traduction de « Coup d'œil sur le développement de la sémiotique », présentation inaugurale au premier Congrès de l'*International Association of Semiotic Studies*, tenu à Milan en juin 1974) ; « Qualche osservazione sulle intuizioni dei medievali in materia di scienza del linguaggio » (= « Glosses on the Medieval Insight into the Science of Language », 1975) ; « Il metalinguaggio come problema linguistico » (= « Metalinguage as a linguistic problem », 1956) ; « Segno e sistema del linguaggio » (contribution à une discussion parue en 1962 dans *Schriften zur Phonetik, Sprachwissenschaft und Kommunikationsforschung*, Berlin, vol. IV). Notons que les études 3 et 4 sont assez nettement antérieures aux premières ; et que les thématiques abordées dans ce livre recourent en partie tout au moins le contenu de Jakobson (1963) et (1973).

<sup>3</sup> On sait que le terme de *sémiotique* fut choisi (au détriment de sémiologie, également en usage surtout dans la tradition francophone) dans les statuts de l'*International Association of Semiotic Studies*, avant de s'imposer à l'échelon international lors du Congrès de Milan (n. 1). NLF analyse, dans sa postface, les facteurs politico-institutionnels et les ambitions personnelles qui pesèrent sur la décision (pp. 137-140, 154-156, 172, 180-181).

protagoniste majeur de la civilisation contemporaine, d'envergure égale à celle de savants et d'artistes mieux connus du public tels qu'Einstein, Picasso, Bertrand Russell, Stravinsky. L'édition 2020 s'enrichit en outre, à l'autre bout, d'une substantielle étude de Nunzio La Fauci (ci-après : NLF), intitulée « D'altro canto » (= « d'un autre côté, sous un autre angle », pp. 137-179). Comme le laisse augurer son titre, l'auteur y rompt avec la perspective hagiographique<sup>4</sup> (et promotionnelle par endroit) des propos liminaires de UE. À quarante ans de distance, NLF réévalue le legs jakobsonien, qu'il met en balance avec l'héritage sémiologique non pareil de Ferdinand de Saussure. Une revue commentée des publications qui ont fait date, traductions comprises, complète utilement son étude (pp. 180-191).

Tout lecteur intéressé trouvera dans cette réédition bienvenue de quoi rafraîchir, compléter et parfois remettre en cause ses connaissances relatives à la science des signes, au plan historique comme au plan théorique. Car dans cet ouvrage dense, où s'entrecroisent les voix de savants de générations différentes, le débat épistémologique est omniprésent. Au moins trois des quatre textes de Jakobson en relèvent, de même que les analyses de ses éminents commentateurs.

Ainsi, dans son premier essai (voir n. 1), Jakobson évalue l'apport des pionniers de la science des signes, de l'âge classique au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. À commencer par John Locke, qui à la fin du XVII<sup>e</sup> promeut un type d'études qu'il dénomme *σημειωτική*, puis Jean-Henri Lambert, qui intitule « Semiotik oder Lehre von der Bezeichnung der Gedanken und Dinge » une section de son *Neues Organon* de 1764. À partir du XIX<sup>e</sup> siècle, Jakobson distingue les contributions de Joseph Marie Hoene-Wronski, Bernard Bolzano, Edmund Husserl, Charles Sanders Peirce, Ferdinand de Saussure (dont l'apport est jugé, p. 62, « plus modeste et restreint »)<sup>5</sup>, Ernst Cassirer. À l'issue de son recensement, Jakobson plaide pour l'extension du champ de la sémiotique à l'ensemble des manifestations culturelles humaines : arts plastiques, musique, chorégraphie, rituels, etc.

---

<sup>4</sup> Les réticences exprimées par UE à l'égard des principes jakobsoniens sont rares. Elles touchent à sa définition de *code*, jugée ambiguë (pp. 30-31), et, plus marginalement, à son « binarisme » extrapolé de la phonologie, qui s'est prêté sous d'autres plumes que la sienne à des extensions abusives (p. 26).

<sup>5</sup> Avis qu'UE reprend à son compte (p. 15 ; voir p. 176 le commentaire de NLF).

(pp. 71-77). L'essai suivant, consacré aux intuitions des médiévaux, témoigne d'une même érudition dévorante. Jakobson y valorise les propos des modistes et des rhétoriciens du Moyen Âge, injustement méconnus et décriés à ses yeux, puis ceux des grammairiens de la Renaissance et de l'âge classique. Dans une tradition pluri-centenaire où Peirce lui-même a puisé, il décèle les bases d'une théorie moderne du signe et de la signification (pp. 92, 95, 97-98), une description des *partes orationis* comme faisceaux de traits élémentaires (p. 89), une représentation appropriée des niveaux d'analyse fondée sur la notion de double articulation (p. 90) et, sous le concept de *grammatica rationalis*, l'ambition d'une grammaire universelle (p. 91)<sup>6</sup>. Si le troisième essai, plus bref, présente et illustre le célèbre schéma (dit « jakobsonien ») des six fonctions du langage, le débat métathéorique ressurgit dans le quatrième, où sont contestés quelques postulats de la vulgate saussurienne (arbitraire du signe, linéarité du signifiant, opposition synchronie-diachronie)<sup>7</sup>.

Le chapitre liminaire de UE vient, si l'on peut dire, parfaire l'état des lieux, en y intégrant l'apport scientifique de Jakobson lui-même. Bien que maints philosophes, grammairiens ou logiciens – des présocratiques à Éric Buysens et aux formalistes russes – se soient intéressés au fonctionnement des signes, l'émergence de la sémiotique en tant que branche unifiée du savoir requerrait, dicit UE, un « séisme méthodologique », un renversement de perspective autorisant l'identification d'un objet commun à des sciences diverses (p. 16). Le rôle essentiel des médias dans la civilisation contemporaine, l'essor de

---

<sup>6</sup> Au risque peut-être de succomber au « “ virus du précurseur ” », c'est-à-dire au « préjugé d'anticipation qui méconnaît la cohérence interne du savoir d'un temps » (Hénault 1992 : 120).

<sup>7</sup> La discussion, parue en 1962, date de 1959. Si elle n'est pas dénuée d'intérêt pour l'histoire de la discipline, elle n'est plus guère d'actualité aujourd'hui quant au fond, car elle repose sur un état périmé de la documentation disponible. Une quinzaine d'années plus tard, dans sa contribution inaugurale au Congrès de Milan (voir n. 1), Jakobson fait référence à l'édition synoptique du *Cours de linguistique générale* par Rudolf Engler (1968-1974) ; il semble avoir pris conscience des problèmes interprétatifs associés à la vulgate de 1916 (p. 63). Ajoutons que lors du IX<sup>e</sup> Congrès des linguistes à Cambridge (Mass.), Jakobson avait fait la connaissance de Robert Godel, auteur des *Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de Ferdinand de Saussure* (Godel 1957). Suite à cette rencontre, et comme Vahé Godel, fils de Robert, le rappelle dans ses souvenirs, Jakobson invita le savant suisse à Cambridge University où il donna en 1964, pendant un semestre, un cours d'arménien classique (Godel 2018 : 222). Sur les relations entre Godel et Jakobson, et sur l'intérêt très vif que celui-ci manifesta pour les recherches de Saussure sur les anagrammes, voir Testenoire & Willemain (2021), ici même, § 3.1 ; et cf. également, pour notre propos, *ibid.*, n. 32.

la cybernétique et de la théorie de l'information, créaient certes l'environnement favorable qui jusqu'alors avait fait défaut. Mais, selon UE, c'est Roman Jakobson qui, grâce à son sens de la systématisation et à l'étendue de ses investigations, a joué le rôle de catalyseur d'une « "réaction sémiotique" contemporaine »<sup>8</sup>, amplifiée ensuite par la vague des travaux de Barthes, Greimas, Lacan, etc. (pp. 39-41).

Jakobson n'a jamais rédigé de traité de sémiotique<sup>9</sup>, mais son œuvre entière, soutient UE, illustre et incarne la discipline : les lois du langage y sont, dès le départ, décrites en lien avec celles d'autres systèmes sémiotiques (poésie, folklore, arts plastiques...) ; les langues y sont appréhendées dans le cadre élargi des comportements signifiants en général (pp. 18-20) ; enfin une attention vigilante est portée non seulement à leur dimension symbolique, mais aussi à leurs composants iconiques et indexicaux (p. 32). Les recherches éclectiques de Jakobson (dans les domaines de la poésie, de la phonologie, du cinéma, du théâtre, de la gastronomie, des gestes ostensifs, de la signalétique routière, de la musique, des aphasies, de la théorie de l'information, etc.) l'ont conduit, comme son collègue et ami Lévi-Strauss<sup>10</sup>, à l'idée que les systèmes anthropologiques et sociologiques sont de nature fondamentalement communicative : omniprésente, la signification n'est point l'apanage des codes linguistiques (p. 23, p. 39). Quant aux tâches de la sémiotique, elles consistent notamment, pour UE, à dévoiler les « mécanismes constants ou universels de signification » (p. 24), par recours à des « transferts interdisciplinaires » qui sont la base de la méthode (pp. 25-28 et *passim*) ; elles consistent en outre à décrire les spécificités des divers types de signes, en prenant appui sur la triade peircienne *symbole-indice-icône* (p. 23, p. 32). Le concept de signe sur lequel s'édifie la sémiotique générale est caractérisé comme suit : « *Il y a signe chaque fois que s'établit une "relation de renvoi", c'est-à-dire quand aliquid stat pro aliquo.* »<sup>11</sup> (p. 22 ; UE répercute ici le propos de Jakobson qui figure p. 73).

---

<sup>8</sup> Le terme de *réaction* est à comprendre ici au sens nucléaire (ou chimique) du terme.

<sup>9</sup> Contrairement à UE lui-même, on peut le souligner : cf. Eco (1975).

<sup>10</sup> Cf. l'abondante correspondance entre les deux hommes : Jakobson et Lévi-Strauss (2018).

<sup>11</sup> Ma traduction ; *relation de renvoi* est en français dans le texte. On peut traduire la formule latine *aliquid stat pro aliquo* par « quelque chose se trouve à la place de quelque chose d'autre ».

Dans son essai conclusif à vocation de bilan, NLF s'en prend à cette vision du signe fondée sur une « relation de renvoi » (it. *rimando*). Elle ne fait, écrit-il, que perpétuer un poncif charrié par une herméneutique philosophique millénaire, d'autant plus facile à faire admettre par des spécialistes de disciplines diverses qu'il émane tout droit du sens commun (pp. 152-153). Dans le cadre du Congrès milanais de 1974, et « sous le module rhétorique de l'innovation conservatrice » (p. 173), la formule sibylline *aliquid stat pro aliquo* – floue, applicable *ad libitum*<sup>12</sup> – reprend du service et devient l'étendard usé d'une science qui se veut nouvelle : on y désigne par *signe*, le plus traditionnellement du monde, une *forme* qui « renvoie » à une *signification* (ou à un *sens*) (pp. 149-150 ; voir p. 85 la citation médiévale anonyme mise en exergue par Jakobson). Cette conception ressassée trouve à la fois un ancrage et une ratification dans le moule syntaxique à complément adnominal typiquement associé à *signe* « x est signe de y ». Lequel accrédite l'idée que la forme-signe a pour « fonction », ou pour finalité, de porter un sens, en accord avec le postulat téléologique des *Thèses* de 1929 du Cercle linguistique de Prague<sup>13</sup> où la langue est décrite comme un système fonctionnel, « un système de moyens d'expressions approprié à un but » (p. 162 ; cf. Hénault 1992 : 86). (Dans cette perspective notons-le, le moyen privilégié pour étudier le sens est la paraphrase, la « traduction », comme l'expose Jakobson aux pp. 117 sqq. du *Sviluppo della semiotica*.)

Ferdinand de Saussure esquisse quant à lui son projet sémiologique au cours des années 1890, solitairement et sans égard pour la tradition herméneutique. Linguiste avant tout, il envisage une « science au futur » à partir de son expérience du fonctionnement des langues indo-européennes anciennes (et, suis-je tentée d'ajouter, à partir d'une réflexion de haut vol sur la place et la légitimité de la linguistique parmi les autres sciences, humaines ou exactes). La théorie du signe élaborée dans ces conditions diffère foncièrement de celle qui sera remise au goût 80 ans plus tard lors du Congrès de Milan<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> « Il n'y a rien qui, par principe, ne puisse être “signe de...” et c'est une telle observation qui permet de justifier la revendication, par ailleurs évidente, de la part de la sémiotique du caractère illimité de son champ d'action. » (p. 150, ma traduction).

<sup>13</sup> Dont Jakobson fut, rappelons-le, l'un des membres fondateurs.

<sup>14</sup> Les promoteurs de la sémiotique se réclament volontiers de Saussure, mais ont-ils tous perçu le fossé qui les en sépare ? Comme l'écrit J. Coursil, « entre la conception strictement différentialiste de Saussure et les

En effet, relève NLF, le *signe à la Saussure* n'est pas « *signe de* » : il est *signe* tout court, il manifeste une relation, interne à la langue, entre un signifié et un signifiant. Et dans cette relation, *signifié* n'a que peu de choses à voir avec ce qui est appelé en français *sens*, en anglais *sense* et *meaning*, en allemand *Sinn* et *Bedeutung*, en italien *senso* et *significato* (p. 151)<sup>15</sup>. Les créations terminologiques élégantes de *signifié* et *signifiant*<sup>16</sup>, l'un comme l'autre nominalisations de participes, ont pour vertu que signifié et signifiant « se qualifient exclusivement réciproquement<sup>17</sup> et le font par la voie d'une opposition de diathèse, une opposition toute intralinguistique. La diathèse est médio-passive dans la qualification du premier, elle ne l'est pas dans celle du second. » (pp. 151-152, ma traduction). Au contraire du trivial « *signe de...* », le *signe à la Saussure* est *bifrons* ; psychique sous ses deux faces, il est indissolublement constitué d'un signifié qui au plan conceptuel est pure contrepartie d'un signifiant, et d'un signifiant qui au plan de l'image acoustique est pure contrepartie d'un signifié<sup>18</sup>. Ce rapport fonctionnel – au sens mathématique du mot *fonction* et nullement en son sens téléologique pragois – permet de « rendre discrètes des grandeurs autrement continues » (p. 152), tout en « justifi[ant] pleinement la conception de la langue comme système » (p. 162)<sup>19</sup>.

---

programmes qui se sont néanmoins réclamés de lui pendant un siècle, il y a, semble-t-il un malentendu ontologique irréconciliable. » (Coursil 2015 :21 ; lire l'entier de son paragraphe intitulé « Paradigmes linguistiques au XX<sup>e</sup> siècle »)(2015 : 16-21).

<sup>15</sup> M. De Palo formule les choses de la sorte : « La notion saussurienne de “ signe biface ” incite la linguistique à une sorte de révolution copernicienne selon quoi, le signe ne renvoie plus à une idée externe mais inclut le sens. Il s'agit d'une mise en ordre gestaltiste de la linguistique qui a acquis son autonomie et établit à l'avance les conditions théoriques d'une étude linguistique du sens. » (2016 : 60).

<sup>16</sup> On sait que Saussure a introduit pour la première fois ces deux termes le 26 mai 1911, dans le cadre de son troisième cours de linguistique générale à l'Université de Genève. Ses *Notes Item* gardent toutefois la trace de diverses tentatives visant à distinguer dans la terminologie « signe dual » (= *sème*) et « signe-forme » (= *aposème* ou *sôme*, ou *inertôme*), Saussure 2002 : 104 sqq.), entreprise que lui-même jugeait très difficile, pour ne pas dire vouée à l'échec (2002 : 123). Cf. *infra* n. 18.

<sup>17</sup> Aussi l'initiative de Hjelmslev consistant à remplacer *signifiant* et *signifié* par *expression* et *contenu* est-elle à juste titre qualifiée de malencontreuse par NLF (p. 153).

<sup>18</sup> Cf. à ce sujet les citations réunies par Bouquet (1997 : 158-161) et Toutain (2013 : 40 sqq.).

<sup>19</sup> J. Coursil a souligné les distorsions dont le vocabulaire technique de Saussure a fait l'objet. Sous la plume des fonctionnalistes, et à la faveur d'incompréhensions profondes, le *signifiant* redevient « sensible » : « Défini par Saussure comme entité négative complexe et forme psychique, le signifiant a traversé le siècle sous forme matérielle en son nom. » (Coursil 2015 : 17-18).

Pour appuyer sa démonstration, NLF applique, on l'aura relevé, l'analyse linguistique à la terminologie linguistique elle-même. Il jette ainsi la lumière, en toute sobriété, sur la singularité<sup>20</sup> souvent mal perçue du programme sémiologique saussurien. On comprend mieux, à lire son essai, pourquoi Saussure annonce « au futur » ce programme qu'aucune tradition ne corrobore – au risque que son apport soit estimé « plus modeste » que celui d'autres savants (p. 62 et n. 4) ; on comprend mieux, d'autre part, les malentendus et les retours en arrière qui ont conduit à ce que le paradigme saussurien, selon le mot de J. Coursil, « a eu l'étrange destin de n'être jamais né » (2015 : 29).

Cependant, NLF ne se borne pas à confronter la dualité saussurienne à la conception dualiste traditionnelle du signe, ni même à relever la relation parfois ambivalente de Jakobson à l'égard de l'enseignement de Saussure (pp. 190-191). Il retrace aussi, avec acuité, les circonstances historiques, individuelles et théoriques qui ont conduit à l'avènement de la sémiotique comme discipline-phare des sciences humaines. Il suit les étapes de l'exil forcé de Jakobson (de Moscou, à Prague, de Prague en Scandinavie, puis de Scandinavie aux États-Unis), indiquant au passage les rencontres qui ont compté (Karcevski, Kruszewski, Troubetskoy, Lévi-Strauss, Benveniste, etc.), ainsi que les influences déterminantes (notamment celle de l'œuvre de Peirce, longtemps inédite, que Saussure n'avait pu connaître). Aux yeux de NLF, la sémiotique avait trouvé en Jakobson le *dominus* dont elle avait besoin et, écrit-il de manière un peu provocante, elle n'a guère survécu à sa disparition (p. 170). L'œuvre foisonnante de Jakobson est constituée, comme l'observait déjà UE, d'une mosaïque d'études ponctuelles plutôt que de sommes, ce qui tient peut-être, suggère NLF, à la nature même du programme que s'était donné le maître (*ibid.*). Si NLF blâme le recyclage racoleur du « *signe de...* », il n'en trie pas moins le bon grain de l'ivraie : il admire notamment chez le Russe l'élan visionnaire, la généralisation du concept de système issu de la phonologie, l'extrapolation à divers domaines d'études – avec une « allusivité fascinante », p. 160 – des notions linguistiques de *sélection* et de *combinaison*, la mise en relief des paramètres de la communication verbale et de leurs reflets dans les productions langagières (p. 170). Quand l'occasion se présente,

---

<sup>20</sup> Cf. Hénault (1992 : 37 sqq.) ; Rastier (2015 : 115 sqq.).



et avec le sens de la polémique qu'on lui connaît, NLF décoche quelques flèches ironiques bien senties contre le penchant de courants de recherches prétendument novateurs à recycler des truismes (la sémiotique n'est pas seule concernée, cf. pp. 166-167), à proroger une approche désespérément lexicaliste de la langue, ou encore à développer des modèles surpuissants, dont le champ d'application demeure impossible à circonscrire.

Le présent compte rendu capte, on l'aura deviné, quelques aspects seulement d'une riche matière, abordée sous plusieurs angles de vue dans l'ouvrage. Concluons ce commentaire par une discussion de détail. Au détour d'un développement, p. 152, NLF évoque la célèbre phrase finale du *Cours de linguistique générale* de 1916, « *la linguistique a pour unique et véritable objet la langue envisagée en elle-même et pour elle-même* ». À contre-courant de nombreux exégètes (p. ex. de Mauro, in Saussure (1972 : 476) ; Bouquet (2010 : 39), Jäger (2017) et préface à Saussure (2003), etc.), il estime que les éditeurs caractérisent fidèlement, par cette formule que l'on sait apocryphe<sup>21</sup>, le projet sémiologique de Saussure. Sous forme de « note terminologique », il ajoute que « *langue*, ici, n'est pas le terme avec lequel on désigne un des pôles oppositifs par complémentarité de la dichotomie *langue-parole*. » (ma traduction, p. 152). Ce propos intriguera peut-être les auteurs qui ont vu dans le couple saussurien *langue-parole* une dualité indécomposable au même titre que *signifié-signifiant* (cf. Saussure (2002 : 273, 298-299) ; Kyheng (2005) ; Béguelin (2011 : 644-656) ; Rastier (2015 : 110)<sup>22</sup>), et qui ont reproché à Bally et Sechehaye de dépeindre, hors de toute vraisemblance, un Saussure fermé à l'idée d'une linguistique de la parole. Le défi auquel est confronté le diachronicien ne consiste-t-il pas, justement, à penser le *système de signes* non seulement « en soi », mais aussi comme « application », et en même temps comme « produit incessant de l'action sociale »

---

<sup>21</sup> Comme le montre C. Forel (2016 : 94), la formule fait écho à un passage du *Précis de stylistique* de C. Bally : « mon but est [...] d'amener à une conception d'une langue vivante, quelle qu'elle soit, *prise en elle-même et étudiée pour elle-même*. » (Bally 1905 : 3, mes italiques).

<sup>22</sup> Cf. ce propos d'A. Utaker : « Il ne suffit pas d'avoir des règles pour faire un jeu, il faut des joueurs, un lieu qui convienne, etc. C'est le jeu tel qu'il est joué qui fait son autonomie et qui fait qu'il s'agit d'un tout. » (2002 : 285).

(Saussure 2002 : 129, *Nouveaux documents*, 102, *Notes Item*)<sup>23</sup> ? Plutôt marginale par rapport aux thématiques du *Sviluppo della semiotica*, l'interprétation qui est faite dans ces lignes du terme « *langue* » mériterait donc, compte tenu de ses retombées, d'être justifiée un peu davantage.

**Marie-José Béguelin**  
**Université de Neuchâtel**  
**Marie-José.Beguelin@unine.ch**

---

<sup>23</sup> NLF en convient tout à fait et précise ainsi son interprétation : Bally et Sechehaye auraient usé de *langue*, dans la formule finale du *Cours*, comme d'une « désignation simple et non technique, un peu générique, mais finalement exacte de l'objet de la linguistique » (communication personnelle, 16.1.2022). Cf. La Fauci (2011 : 20).

BIBLIOGRAPHIE

- BALLY, Charles (1905), *Précis de stylistique*, Genève, Eggimann.
- BÉGUELIN, Marie-José (2011), « Linguistique de la langue et linguistique de la parole », in G. Corminboeuf & M.-J. Béguelin (éds.), *Du système linguistique aux actions langagières. Mélanges en l'honneur d'Alain Berrendonner*, Bruxelles, De Boeck-Duculot, pp. 641-661.
- BOUQUET, Simon (1997), *Introduction à la lecture de Saussure*, Paris, Éditions Payot & Rivages.
- BOUQUET, Simon (2010), « Du pseudo-Saussure aux textes saussuriens originaux », in J.-P. Bronckart, E. Bulea, C. Bota (éds.), *Le Projet de Ferdinand de Saussure*, Genève-Paris, Droz, pp. 31-48.
- COURSIL, Jacques (2015), *Valeurs pures. Le paradigme sémiotique de Ferdinand de Saussure*, Limoges, Lambert-Lucas.
- DE PALO, Marina (2016), *L'Invention de la sémantique. Bréal et Saussure*, traduit de l'italien par Anna Maria Perrone, préface de Francis Gandon, Limoges, Lambert-Lucas.
- ECO, Umberto (1975), *Trattato di Semiotica generale*, Milano, Bompiani.
- FOREL, Claire (2016), « De l'École (de Genève) à l'école : quelle contribution à l'enseignement des langues ? », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 69, pp. 85-112.
- GODEL, Robert (1957), *Les Sources manuscrites du Cours de linguistique générale de F. de Saussure*, Genève, Droz [1969<sup>2</sup>].
- GODEL, Vahé (2018), « Linguiste, mon père... », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 71, pp. 221-223.
- HÉNAULT, Anne, (1992), *Histoire de la sémiotique*, Paris, PUF [1997<sup>2</sup>].
- JÄGER, Ludwig (2017), « Le “mythe” du Cours. Saussure et la légende de la naissance du structuralisme », conférence invitée prononcée lors du colloque *Le Cours de Linguistique Générale, 1916 – 2016, L'émergence*, Genève, le 10 janvier 2017.
- JAKOBSON, Roman (1963), *Essais de linguistique générale*. Paris, Minuit.
- JAKOBSON, Roman (1973), *Essais de linguistique générale 2. Rapports internes et externes du langage*, Paris, Minuit.
- JAKOBSON, Roman & LÉVI-STRAUSS, Claude (2018), *Correspondance. 1942-1982*. Préfacé, édité et annoté par Emmanuelle Loyer & Patrice Maniglier, Paris, Seuil.
- KYHENG, Rossitza (2005), « Langue et parole : dichotomie ou dualité ? » *Texte !* [en ligne], vol. X, n°4. Disponible sur : <[http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur\\_Saussure/Kyheng/Kyheng\\_Langue.html](http://www.revue-texto.net/Saussure/Sur_Saussure/Kyheng/Kyheng_Langue.html)>. (Consulté le 12.1.2022).
- LA FAUCI, Nunzio (2011), *Relazioni e differenze : questioni di linguistica razionale*, Palermo, Sellerio editore.
- RASTIER, François (2015), *Saussure au futur*, Paris, Les Belles Lettres.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972), *Cours de linguistique générale*, édition critique préparée par Tullio de Mauro, Paris, Payot [éd. italienne 1967].
- SAUSSURE, Ferdinand de (1968-1974), *Cours de linguistique générale*, édition critique et synoptique par Rudolf Engler, Wiesbaden, Harrassowitz.
- SAUSSURE, Ferdinand de (2002), *Écrits de linguistique générale*, Texte établi et édité par Simon Bouquet et Rudolf Engler, Paris, Gallimard.

- SAUSSURE, Ferdinand de (2003), *Wissenschaft der Sprache. Neue Texte aus dem Nachlass*, herausgegeben und mit einer Einleitung versehen von L. Jäger, übersetzt und textkritisch bearbeitet von E. Birg et M. Buss, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag.
- TESTENOIRE, Pierre-Yves & WILLEMIN, Simon (2021), « Ferdinand de Saussure dans les archives de Jean Starobinski », *Cahiers Ferdinand de Saussure* 74 (dans ce volume).
- TOUTAIN, Anne-Gaëlle (2013), *La Rupture saussurienne. L'espace du langage*, Louvain-la-Neuve, L'Harmattan.
- UTAKER, Arild (2002), *La Philosophie du langage. Une archéologie saussurienne*, Paris, PUF.